

l'éclat de ces couleurs, de cette scène animée, où se mêlent des détails familiers et des signes de grandeur, de tous ces genres de mérites, capables de gagner les suffrages des connaisseurs, sans beaucoup élever la pensée, si l'attention se porte sur Marie et Élisabeth, on reconnaîtra que chez elles les convenances d'attitude et d'expression sont bien observées. Il ne faut pas trop se laisser prendre à l'éclat chatoyant de la robe de soie que porte la très sainte voyageuse ; il ne faut pas trop remarquer que le pauvre âne qui lui a servi de monture va mal avec son riche costume. Mais que l'on écoute Élisabeth ; nous retrouvons dans son expression le sentiment de ces paroles : " Et d'où me vient cet honneur, que la mère de mon Seigneur me visite ? " Que l'on considère Marie prête à entonner le *Magnificat*. Zacharie et saint Joseph sont très rapprochés ; mais, tout occupés de leur rencontre mutuelle, ils peuvent être réputés aussi étrangers qu'ils doivent l'être à ce qui se passe à côté d'eux. Le péristyle où s'abordent Marie et Élisabeth est favorable à leur isolement et à leur mise en relief. L'illustre auteur de ce tableau l'a fait pour le plaisir des yeux ; on y trouverait les éléments d'une œuvre sérieusement chrétienne.

Marie notre douce mère attendit, pour partir, la délivrance d'Élisabeth. Elle resta jusqu'à ce terme, pour achever la sanctification de la mère et de l'enfant. Jean eut donc le bonheur d'avoir les bras et le sein de Marie pour premier berceau, où, déjà précurseur, il précéda Jésus. Elle partit le lendemain du jour de l'imposition du nom du fils et de la guérison du père, sans doute en compagnie de Joseph, qui était venu la reprendre.

Ce que furent les remerciements, les vœux, les regrets, les dernières tendresses, qui ne le suppose, et qui le dira ? Marie embrassa sa cousine ; elle embrassa et bénit le petit Jean, qui tournait vers elle ses regards et ses